

Ils font face à la mort brute

DEUIL

Un café philo a réuni dernièrement croque-morts et autres corps confrontés en direct à la faucheuse.

RENCONTRE

«Rien de plus universel / que la mort! / Rien de plus escamoté que le mort.» C'est par ces mots du poète Charles Berthouzoz (lire ci-contre) que la directrice de la Ferme-Asile Isabelle Pannatier a ouvert le 63e café-philo de l'histoire du lieu, jeudi dernier.

Un café-philo un peu particulier, puisqu'il réunissait plusieurs invités, sous la modération du sociologue Bernard Crettaz et de l'infirmière Colette Gaudin.

Dans le détail: quatre croque-morts (Cédric Sarrasin, Cédric Voefray, Stéphane Theler, Denis Théodoloz), le commandant adjoint des pompiers de la Ville de Sion Damien Corvaglia et le guide de montagne et responsable de la Maison FXB du sauvetage Dominique Michellod. Leur point commun: être confronté, au quotidien ou très fréquemment, à la mort dans ce qu'elle a de plus brut et de plus violent.

La nécessité de l'empathie

Durant plus d'une heure et demie, dans une ambiance chaleureuse et détendue malgré la dureté de certains témoignages, ils ont évoqué leur sacerdoce, leur rapport au corps mort et aux familles des personnes décédées. «C'est chez vous que les proches viennent déverser le mortier torrent d'émotions lorsque la mort frappe», a ainsi introduit Bernard Crettaz en s'adressant aux «croques».

Unanimes, les intéressés ont souligné la nécessité de l'empathie. «Lorsque l'on arrive auprès de la famille, on est un étranger. La première chose à faire, c'est de créer un lien, de faire tomber cette barrière. S'il y a le respect de la famille, il y a zéro problème», insiste Cédric Sarrasin, dont «Le Nouvelliste» dressait le portrait le 31 octobre dernier. Son confrère Denis Théodoloz abonde, soulignant l'importance d'être «au plus près de l'humain, qu'il s'agisse du défunt ou de la famille».

Le café mortel a permis d'entendre les témoignages de ceux qui sont confrontés presque quotidiennement à la mort.
SABINE PAPILLOU

«On est devenus des marchands de services.»

CÉDRIC VOEFFRAY
CROQUE-MORT

«C'est un métier de cœur, et le cœur ne change pas.»

STÉPHANE THELER
CROQUE-MORT

«Défunt ou famille, il faut être au plus près de l'humain.»

DENIS THÉODOLOZ
CROQUE-MORT

«On a tous la même chose au fond de nous: on aime les gens.»

DAMIEN CORVAGLIA
COMMANDANT ADJOINT DES POMPIERS
DE LA VILLE DE SION

«Les proches demandent souvent à nous rencontrer.»

DOMINIQUE MICHELLOD GUIDE,
RESP. DE LA MAISON DU SAUVETAGE

«S'il y a le respect de la famille, il y a zéro problème.»

CÉDRIC SARRASIN
CROQUE-MORT



«C'est chez vous que les proches viennent déverser les premières émotions lorsque la mort frappe.»

BERNARD CRETTAZ SOCIOLOGUE, S'ADRESSANT AUX CROQUE-MORTS

De vendeurs de cercueils à marchands de services

Car la profession a changé. Moins sur le fond – «La mort reste la mort, notre métier est un métier de cœur et le cœur ne change pas», souligne Stéphane Theler – que sur la forme. «Dans les années 50, mon grand-père était un vendeur de cercueils. Au XXIe siècle, on est devenus des marchands de services. Les coûts des services – organisation générale des obsèques, rédaction des avis mortuaires... – ont aujourd'hui dépassé ceux des fournitures», analyse Cédric Voefray. Bernard Crettaz rebondit: «Vous les croque-morts avez un rôle majeur à jouer face à des familles qui ne savent plus comment procéder.»

Des familles qui se tournent fréquemment vers ceux qui, les premiers, ont été confrontés à la mort. «On a très souvent des demandes des proches souhaitant rencontrer les gens qui sont intervenus en premier

lieu, cela afin de reconstituer le récit» des derniers instants de vie, raconte Dominique Michellod. «On accepte volontiers, poursuit le responsable de la Maison FXB du sauvetage. Mais on n'est pas des psychologues, il n'est pas toujours facile de remplir les attentes des gens qui viennent nous voir.»

Montrer ou ne pas montrer le corps?

Il en va de même des attentes nourries par les familles à l'endroit des croque-morts. L'une des questions, jeudi soir, a tourné autour de la visibilité des corps lors de mort violente. «Pour faire le deuil, on doit pouvoir voir ou toucher le défunt. C'est très rare, mais parfois il n'est pas montrable, et on doit dire non aux proches», relève Cédric Sarrasin.

Stéphane Theler enchaîne. «Si on ne peut pas avoir la vue, je fais en sorte qu'un contact physique, avec une partie ou l'autre du corps, puisse

avoir lieu.» Dans le cas du drame du tunnel de Sierre, une partie au moins de chaque corps avait pu être présentée aux familles, «pour que l'identification puisse se faire», note Cédric Voefray, alors aux commandes de l'après-tragédie pour ce qui touchait aux pompes funèbres.

Aller «du côté de la vie»

Un événement à la suite duquel le débriefing avait été capital pour les différents intervenants. «Ce qui m'a marqué, c'est longtemps après, explique Damien Corvaglia. Des sapeurs avec plusieurs années d'expérience sont venus vers moi pour me demander pourquoi je les avais envoyés là-bas, pourquoi je leur avais fait ça.» Et le commandant adjoint des pompiers de la Ville de Sion de prononcer une phrase revenue plusieurs fois au cours de la soirée: «Ambulanciers, sauveteurs, infirmiers, croque-morts, on a tous la même chose au fond de nous: on aime les gens, on aime être au service des autres. On n'a pas souvent des mercis, et on ne fait pas ce métier pour cela. Il faut aller du côté de la vie.»



«LA MORT BRUTE»

Les poèmes sans fard de Charles Berthouzoz

Le café philo de jeudi dernier à la Ferme-Asile avait pour point d'ancrage «La mort brute». Ce recueil de poèmes, paru en 1999 à 700 exemplaires rapidement épuisés et réédité en novembre 2014, est l'œuvre du Valaisan Charles Berthouzoz. Décédé en juillet 2013, à l'âge de 68 ans, ce Contheysan accomplit 19 années de prêtrise, en tant que vicaire à Nendaz de 1971 à 1976, puis comme curé dans le val d'Illiez de 1976 à 1990. L'année suivante, il est engagé comme consultant funéraire auprès des Pompes funèbres générales de Lausanne et Genève, où il travaille durant dix ans. Une expérience de laquelle il tirera les poèmes de «La mort brute». En 1997, il rencontre Carla, qui deviendra sa femme, avec laquelle il part pour le Tessin. Il est ensuite gérant de plusieurs restaurants, entre 2001 et 2003. Il publie l'année suivante un essai, «A-t-on encore le droit d'aimer la Suisse?» (Editions Monographic, Sierre). De 2005 à 2009, il gère à Locarno le restaurant Casa Vallemaggia, lieu d'intégration professionnelle pour des personnes souffrant d'un handicap. La nouvelle édition de «La mort brute» est présentée dans une version bilingue français-italien et dans un coffret en bois réalisé par les travailleurs d'un atelier protégé à Sorengo (TI). «Aujourd'hui, alors que les discours et les savoirs autour de la mort se multiplient à l'infini et que s'accroît le nombre de spécialistes, le livre de Berthouzoz est plus actuel que jamais (...) Face au risque d'un immense bavardage, les poèmes publiés ici mettent à nu les sentiments et les attitudes des survivants», note, en préface, le sociologue Bernard Crettaz. ● PGE

L'ouvrage, d'une très belle qualité littéraire, est en vente à la librairie La Liseuse à Sion (rue des Vergers 14).